

# L'affaire de l'aqueduc de la Reine Pédauque

## Héritages / Fictions

Nicolas Tixier

(Version du 6 décembre 2021)

Site associé au texte : <http://aqueduc.jeb-project.net>

Avant d'esquisser un propos plus théorique, je voudrais raconter l'histoire d'un projet encore à concrétiser, un projet développé avec un artiste Didier Tallagrand : « L'affaire de l'aqueduc de la Reine Pédauque ». Si ce projet, situé au Mirail à Toulouse (France) n'est pas aujourd'hui visible, il est présent dans l'imaginaire de toutes les personnes qui l'ont littéralement marché (et même pédalé).<sup>1</sup>

Le Mirail est un grand secteur urbain constitué de trois quartiers s'étirant du Sud au Nord : Bellefontaine, Reynerie et Mirail Université. Il a été créé entièrement au début des années 1970 par les architectes Georges Candilis, Alexis Josic et Shadrach Woods. Ce quartier, de plus de 20 000 habitants, est aujourd'hui controversé comme le sont de nombreux quartiers issus de la modernité des années 60-70. Sa rénovation autant que son évolution passent par une réhabilitation de son histoire. Cela concerne en premier lieu son histoire récente, utopie concrète de sa modernité architecturale et urbaine. Cela concerne aussi son histoire sociale avec l'invention, pour partie déçue, d'une vie nouvelle accompagnant cette urbanité ouverte à tous. Mais cela concerne, et c'est une histoire souvent oubliée, aussi une histoire plus ancienne et plus ancrée dans sa géographie (pente et eau) et dans ses caractéristiques naturelles (faune et flore), à savoir **une histoire du sol**.

Tout a démarré lorsqu'en 2013, le projet de rénovation d'un parc appelé le Petit Bois à Bellefontaine a remis en actualité la présence souterraine d'un aqueduc romain : l'aqueduc dit « de la Reine Pédauque »<sup>2</sup>. Voici comment le présente Michel Boulcourt, paysagiste chargé de donner un avis sur le projet du Petit Bois : « On ne peut pas oublier l'aqueduc romain dont l'origine remonte à la fin du premier et au début du deuxième siècle apr. J.-C. : quelques (dernières) traces sont présentes sur le site. Long d'environ huit kilomètres, il fut le dernier et le plus important des deux aqueducs construits pour alimenter la cité gallo-romaine en eau vive. Il comprenait 2 sections. L'une, de Monlong à la Cépière, captait les sources et amenait par un canal souterrain (ou specus) les eaux jusqu'au château (castelum). L'autre, de la Cépière à la cité, passait sur des arches pour franchir les terres basses de Saint-Cyprien. L'aqueduc fournissait environ 12 500 m<sup>3</sup> par jour, soit environ 500 à 600 litres quotidiens par personne... (un volume largement supérieur aux besoins actuels). » Cette histoire d'aqueduc était relativement oubliée

---

<sup>1</sup> Ce projet a été développé en 2014 et 2015 dans le cadre du collectif BazarUrbain sous la direction de Toulouse Métropole et de la Ville de Toulouse grâce à la complicité de Pierre Pisani, archéologue, et de David Coirier, chargé de enjeux sociaux du renouvellement urbain à la Mission Grand Projet de Ville.

<sup>2</sup> Anne Lemasson, alors cheffe de projet Renouvellement Urbain pour le quartier de Bellefontaine qui a tout de suite vu la nécessaire attention à porter à l'aqueduc s'investit pleinement sur le sujet. Nous avons, au cours de ces deux années, expérimenté la ligne de l'aqueduc romain et préfiguré les éléments d'un projet en associant différents services et directions de la Mairie de Toulouse et de Toulouse Métropole, dont la direction du musée des antiquités St Raymond, mais aussi l'association La Gargouille et Christian Darles, archéologue.

de tous à ce moment. La raison première est que cet aqueduc est... invisible : il est soit enterré dans sa partie la plus au Sud, soit détruit dans sa partie la plus au Nord, là où il était aérien avec 517 arches et finissait par enjamber la Garonne. Mais en regardant de plus près, avec quelques recherches et en explorant les lieux, on découvre que la ligne de son tracé perdure, qu'elle reste parcourable à plus de 90% et que tout du long nous trouvons des traces et des indices qui témoignent de son existence sous différents modes.

Comment alors faire exister aujourd'hui cette ligne, tant dans l'imaginaire collectif que par des pratiques inédites ? Comment travailler les modes d'existence de cette ligne afin de lui permettre d'avoir un tracé demain qui soit conforté et de lui donner des devenir possibles par des usages renouvelés ? Comment sustenter cet imaginaire fictionnel originel et comment lui redonner un potentiel sensible de découverte ordinaire autant qu'extraordinaire ? Pour mettre en récit et en projet cette ligne, nous avons réalisé un ensemble d'ateliers contributifs en plus d'une collecte d'archives<sup>3</sup> : un parcours commenté collectif avec des experts des différents lieux traversés (archéologues, urbanistes, sociologues, spécialistes des mobilités douces, etc.), une randonnée vélo à la recherche de l'itinéraire possible organisée un dimanche matin avec plus de 80 participants venant de toute la métropole toulousaine, une table longue contributive pour récolter récits, perceptions et éléments de projets suite à l'itinéraire vélo et enfin un atelier regroupant les acteurs institutionnels concernés pour mettre en discussion une première synthèse et déployer les possibilités de projet à différentes échelles et selon différentes temporalités. Enfin cet itinéraire existe aujourd'hui par un site internet qui raconte graphiquement cette histoire en 5 épisodes reprenant les éléments des différents ateliers précédents. Cela nous a permis de développer cinq potentiels narratifs autant que projectuels, comme autant d'affaires à éclaircir autant qu'à épaissir :

**Une affaire mythologique** : Ou comment la légende d'une Reine wisigothe aux pieds palmés vient donner son nom à un ensemble hydraulique romain élaboré au début du III<sup>e</sup> siècle, laquelle Reine, dans son palais, possédait une salle dite « bains de la Reine » directement approvisionnée en eau par un aqueduc : l'aqueduc court de Bellefontaine, où sont captées les sources, et qui, selon l'histoire, doit son nom à « une très jolie fontaine en faïence de couleur, figurée par une femme grandeur nature portant une cruche sur l'épaule d'où coulait l'eau, recueillie à ses pieds, dans une vasque de forme ovale »... La construction s'achève, selon les hypothèses, soit place de Rouaix, soit place d'Esquirol, où entre ces deux lieux s'ouvre la place de la Trinité, ornée aujourd'hui... d'une fontaine constituée d'une vasque soutenue par trois femmes. Et comment demain cette histoire de Reine et d'eau peut-elle continuer à s'incarner ?

**Une affaire hydraulique** : où comment l'eau, cet élément vital et multisensoriel, resurgit encore aujourd'hui tout au long du tracé de l'aqueduc. Fontaines, lacs, fossé mère, canaux, et griffons... issus des sources encore en activité révèlent une présence souterraine qui, en surface, apparaît par endroit dans une coulée verte végétale. La révélation de cet aqueduc, comme un fil ténu, mais bien réel, offre au Mirail, et plus largement à Toulouse, l'occasion de renouer avec son histoire ancienne, avec son passé de lieu-dit rural et de plaine maraîchère, bien antérieur à sa construction en tant que nouveau quartier.

**Une affaire métropolitaine** : où comment le vélo peut demain le long de cette ligne s'assimiler à l'élément liquide. Plus qu'une balade, il s'agirait de proposer une traversée efficace et pour partie en voie verte, en prenant appui sur le tracé originel de l'aqueduc. La piste cyclable pourra

---

<sup>3</sup> Un site internet très illustré a été développé par Jérémie Bancilhon pour rendre compte de façon interactive et graphique du transect et des données recueillies : <http://aqueduc.jeb-project.net>.

jouer avec l'existant, composera avec des tronçons déjà praticables. Elle proposera un point de vue inédit sur la ville, une coupe de celle-ci, un transect (Tixier, 2017). A qui la pratiquera, la ligne de l'aqueduc, franche et directe, offrira une nouvelle perspective de lecture de la ville de Toulouse, presque littérale, par le franchissement de ses couronnes successives et un passage au milieu de ses urbanités.

**Une affaire paysagère et des pratiques quotidiennes :** où comment les trois parcs du Mirail (Bellefontaine, Reynerie, Mirail Université) qui font la fierté des habitants sont reliés plus clairement entre eux et offrent des parcours pour le quotidien comme pour la promenade le long de « cette margelle » de la Garonne où s'ancrait l'aqueduc. Une ligne active où peuvent se connecter ou se déployer mille et une propositions : dans la valorisation de l'existant autant que dans l'introduction de nouveautés, dans l'ordinaire quotidien autant que dans l'extraordinaire éphémère.

**Une affaire poétique :** Pour Didier Tallagrand, l'artiste avec qui nous avons collaboré, « ici le paysage se dissout, le regard se détache comme un accès vers le merveilleux, au-delà de la mélodie qui satisfait les attentes. Vers l'au-delà des formes manquantes. Ce n'est pas la construction d'une caisse à violon dans le dos du monde, mais l'écoulement de l'eau maintenant. Peut-être faut-il penser comme des sous-sols, en ramassant des points de réel, entre le début et la fin. De la source à la fontaine : deux situations de bascule et ensuite tirer droit. Traverser dans un étonnement, dans la durée, comme des pas qui séparent et font résonner du dessous l'aqueduc disparu. Un rythme, une distraction en ajout comme suppléants de l'architecture : "Le petit tunnel que l'on traverse est-il la conduite de l'aqueduc ?" raconte un habitant. Produire un éclat dans le processus, juste faire un trou dans le temps et l'espace, une trouée pour rien. Un éclat de lumière et construire le lieu de l'eau qui chemine dans le récit et l'espace, peut-être comme une fiction. »

## Formes et formats de narrations rétro-prospectives

L'habiter se fabrique de multiples façons. *Voir* et *dire* ces fabriques reste un des enjeux majeurs pour comprendre ce qui *fait* patrimoine dans les usages, mais aussi dans les capacités d'un lieu à se renouveler<sup>4</sup> tout en gardant ce qui le rend singulier et dont l'ambiance est un catalyseur autant qu'un révélateur.

Le *voir* et le *dire* renvoient pour partie à la figure du témoin et à celle de l'avocat où, selon David Lapoujade, philosophe spécialiste du pragmatisme, « percevoir, ce n'est pas simplement appréhender le perçu, c'est vouloir témoigner ou attester de sa valeur. Le témoin n'est jamais neutre ou impartial. Lui incombe la responsabilité de *faire voir* ce qu'il a eu le privilège de voir, sentir ou penser. Le voilà qui devient créateur. De sujet percevant (*voir*), il devient sujet créateur (*faire voir*). Mais c'est parce que, derrière le témoin, se profile un autre personnage, celui de l'avocat. C'est lui qui fait comparaître, qui fait que toute création devient un plaidoyer en faveur des existences qu'elle fait apparaître, ou plutôt comparaître » (Lapoujade, 2017, p. 19). Outre de rendre-compte, cela engage potentiellement à plaider pour ces *modes d'existence* que David Lapoujade nomme moindres, car n'occupant pas toujours une place légitime au sein de nos

---

<sup>4</sup> L'architecte et chercheur Pascal Amphoux, depuis une dizaine d'année dans ses différents travaux, propose trois valeurs à reconnaître et à hybrider pour *faire* patrimoine, une valeur historique (dimension architecturale et urbaine), une valeur d'usage (dimension anthropologique) et une valeur de renouvellement (dimension écologique).

sociétés contemporaines. Le *voir*, c'est parfois aussi juste *l'apercevoir* qui nécessite d'être attentif à ce qui se fabrique discrètement. Le *dire*, c'est parfois aussi le difficilement énonçable, voire *l'indicible* par une parole que l'on rendrait publique, ou même par l'usage des mots tout simplement. Il faut être attentif, présent et trouver d'autres moyens pour rendre compte de cette part sensible ou trouver des dispositifs pour partager l'expérience.

David Lapoujade, en relisant les travaux du philosophe Étienne Souriau (1943), nous propose de regarder ces types d'existence selon quatre univers :

- le monde des phénomènes, où l'art d'apparaître et de disparaître. Souriau donne comme exemples un nuage rose dans le ciel, une branche d'arbre remué par le vent, la ligne de crête d'une montagne illuminé par le soleil couchant, etc. Dans le cas de l'affaire de l'aqueduc de la Reine Pédaque, il s'agit tout simplement, par le seul principe du transect, de tout ce qui apparaît au fil du parcours par la dynamique de la marche ou du vélo, par la variation des jours, de la météo et des saisons, par l'évolution ordinaire des urbanismes que traverse cette ligne.
- le cosmos des choses, ou l'art de se maintenir. Souriau donne comme exemples le triangle équilatéral, une sonate de Schubert, les pyramides d'Égypte, Socrate, un atome, etc. Dans le cas de l'affaire de l'aqueduc de la Reine Pédaque, il s'agit de préserver et de renforcer le tracé initial de cette infrastructure romaine qui perdurerait par une nouvelle visibilité (discrète... ou pas, physique... et numérique).
- le royaume des fictions, ou l'art de se sustenter. Souriau donne comme exemples des êtres de fiction qui existent par notre sollicitude : Don Quichotte, Swann, etc. Dans le cas de l'affaire de l'aqueduc de la Reine Pédaque, il s'agit tout simplement de redonner corps et histoire à cette Reine wisigoth et à cet aqueduc, qu'il convient de raconter à nouveau.
- la nuée des virtuels, ou l'art d'être inachevé. Souriau donne comme exemple l'arche du pont cassé ou commencé qui dessine virtuellement la retombée qui lui manque. Dans le cas de l'affaire de l'aqueduc de la Reine Pédaque, il s'agit prospectivement d'imaginer les nouveaux usages (une traversante inédite et efficace pour les vélos, une ligne pour des cheminements quotidiens ou des activités festives inter-quartiers, etc.).

Il y a dans cette proposition un champ d'explorations relativement inédit pour travailler ce qui *fait* patrimoine et s'incarne dans des ambiances, mais aussi pour imaginer des *devenirs* pour les lieux de l'habiter en partant des trajectoires narratives, des usages, des gestes et des configurations spatiales. Cela dessine en creux une perspective très stimulante d'articulation du *voir*, du *dire* et aussi du *faire*, pour qui travaille sur les évolutions d'un lieu, afin de donner un droit à exister à ces existences moindres et à leurs possibles devenir. On peut alors s'interroger pour chaque situation d'habiter de « par quels *gestes* instaurateurs les existences parviennent à *se poser* légitimement ? ». Mais s'il faut repérer ces modes d'existence, paradoxalement, il faut parfois ne pas trop les exposer au risque de les voir disparaître<sup>5</sup> (Zaoui, 2013).

Habiter tisse en chaque lieu un patrimoine d'usages qui se détecte dans les formes de présences, de gestes, de récits, de continuités, d'évolutions, mais aussi de disparitions. Ce patrimoine se lit aussi au quotidien, par des temps récursifs et cycliques, dans des temporalités imbriquées. Il se lit encore au travers des traces, des signes et des stigmates, tant physiques que mémoriels, qui comme des strates composent notre perception de toute situation, dessinent des héritages et

---

<sup>5</sup> Cf. les travaux de Pierre Zaoui sur la discrétion, où « l'expérience d'un temps modeste qui se suffit à lui-même », où « l'on glisse subrepticement des êtres et des choses vers les relations qu'ils produisent » et où « s'ouvre sous son apparence placide, retirée, apolitique, un rapport nouveau avec la politique ».

ouvrent à des fictions. Prendre soin de ces héritages et les ouvrir à des suites possibles, c'est se dégager des enjeux uniquement programmatiques pour travailler des relations de dialogue entre ces trois modes, du *voir*, du *dire* et du *faire*, qui tous, relèvent de la chose publique<sup>6</sup> autant qu'ils agissent dessus avec leurs propres dimensions performatives. « Chose publique » que l'on entendra ici non comme une chose définie une fois pour toutes, « mais comme une composition, théâtre de l'action autant que comme société » (Joseph, 1998, p. 6). Il s'agit, à toutes les échelles de l'habiter, d'accepter et de mettre en dialogue les matériaux de cette chose publique qui, par nature, est constituée d'une pluralité de points de vue, comme autant de perspectives engagées, comme autant de fictions sur le réel, ouvrant à des récits publics et collectifs. Ces histoires, dont les formes sont elles aussi plurielles, sont celles que l'on se raconte individuellement, mais aussi celles plus collectives que le temps a rendues publiques et pour partie *fictionnalisées*. On rejoint volontiers ici les propositions de l'écrivain Camille de Toledo (2016) qui plaide, avec d'autres, pour élaborer collectivement une pensée des temps ouverts, des temps potentiels pour lutter contre une réalité de la finitude et de la mélancolie. Un principe d'expansion à toute chose et à toutes les échelles en cherchant les modes d'existence déjà à l'œuvre, potentiellement, dans notre présent pour en faire des fictions *de droit*. Pour Camille de Toledo (2016, p. 238),

« Les *fictions*, au XXI<sup>e</sup> siècle, ne sont plus des adjonctions au réel. Les multiples strates de fiction sont, aussi sûrement que les strates géologiques d'une falaise forment la falaise, ce qui compose le "réel". Il n'y a pas de *réel* face ou à côté d'un *fictionnel*. Nous oscillons entre des fictions qui nous sédimentent et font de nous des agrégats d'histoires, de croyances, de récits, à l'intérieur desquels nous naissons, nous mourons. »

Pour chaque situation architecturale, urbaine ou territoriale étudiée, il y a inévitablement le prélèvement de certaines *matières* et *histoires* au détriment d'autres pour faire récits et projets. Ici, l'héritage est à voir d'abord comme un emprunt pour construire une filiation, un prolongement, une fiction où cette dernière n'est pas tant construite sur ce *dont* on hérite (passivement) que sur *ce que l'on se choisit* comme héritage (volontairement). Il s'agit de construire patiemment et méthodiquement des fils narratifs d'une situation donnée. Des fils qui tissent une lecture singulière et populaire, car touchant au quotidien de tous. Des fils rétro-prospectifs qui, comme des strates, composent notre perception, dessinent des héritages et ouvrent à des fictions de droit<sup>7</sup>. Des fils qui tissent un palimpseste d'ambiances pour tout lieu habité.

Être témoin de ces moindres choses. Être avocat de leurs modes d'existence. Être écrivain de leurs devenir. Voici trois actions, comme autant de missions, qui peuvent changer les regards, engager des pratiques et donner corps à une valeur d'usage autant que de renouvellement pour tout patrimoine discret de l'habiter à qui veut prêter attention aux usages, aux ambiances et aussi aux choses terrestres comme le nomme si joliment Didier Debaise (2020).

---

<sup>6</sup> *Res publica*, terme habituellement utilisé pour désigner un fait dans une société, un bien public ou un intérêt général.

<sup>7</sup> Le biologiste et urbaniste écossais Patrick Geddes (1854-1932) est sans doute un des premiers à penser le territoire comme cela. Il lit les époques révolues comme celle à venir dans les traces des organisations physiques, sensibles et sociales du présent. Chez Geddes, les tracés qu'ils soient urbains, naturels, sociaux, etc., constituent autant l'histoire d'un lieu et son mode de description que son devenir et son mode de projection (Torres, Chaudier, Tixier, 2016).

Construire les temps et les espaces de l'énonciation de ces modes d'existence oblige souvent à se poser des questions de « traduction » pour qui travaille sur les ambiances. Il faut créer les conditions de lecture et de compréhension entre les « langues » et les modes de représentation des différents acteurs, des différentes disciplines. On peut tenter pour cela de mettre en place des dispositifs qui sont, comme le dit Paul Ricœur (2004), accueillants au langage de l'autre, offrir une « hospitalité langagière », et arranger la matière pour pouvoir la passer, la faire dialoguer avec d'autres matières. Ce rôle de tiers que nous pouvons prendre se doit d'être un désir et non une obligation, nous dit encore Ricœur, afin de travailler à « l'élargissement de sa propre langue ». On en appelle alors souvent au récit et parfois à la fiction, sous de multiples formes et formats qui ont tout pouvoir d'énonciation et de partage : texte, film, photo, son, performance, installation, constructions, débats, etc., mais aussi tout simplement reconduction d'expérience. On entendra l'idée de « reconduction d'expérience » comme une double opération (avec ou sans protocole) qui consiste tout simplement à revenir sur un lieu donné, seul ou en y amenant d'autres personnes, pour continuer à éprouver quelque chose de ses ambiances, ou encore à décrire ou faire décrire à nouveau le lieu pour continuer à en énoncer quelque chose de ses ambiances. Les expériences de reconduction se retrouvent le plus souvent à la croisée des pratiques scientifiques et des pratiques artistiques<sup>8</sup>, mais aussi de plus en plus à la croisée des pratiques de projet. Autant de dispositifs qui mobilisent des formes et formats différents pour mettre en narration rétro-prospective ce couple héritages / fictions.

## Références

Debaise Didier, « Le récit des choses terrestres — Pour une approche pragmatique des récits », in Revue *Corps-Objet-Image*, n°4, 2020.

De Toledo, Camille, Imhoff, Aliocha, Quirós, Kantuta. *Les potentiels du temps. Art et politique*. Paris : Manuella Ed., 2016.

Joseph, Isaac, *La ville sans qualité*, Paris : Éd. de l'Aube, 1998,

Lapoujade, David. *Les existences moindres*. Paris : Les Éditions de Minuit, 2017.

Ricœur, Paul. *Sur la traduction*. Paris : Ed. Bayard, 2004.

Souriau, Étienne. *Les différents modes d'existence*. Paris : PUF, 1943. (Réédition préfacée par Bruno Latour et Isabelle Stengers en 2009 aux PUF)

Tixier, Nicolas. *Le quotidien en projets : Parcours, coupes, travellings et autres transects*. Habilitation à diriger des recherches, Grenoble : UGA, ENSAG, AAU\_Cresson, 2017.

Tixier, Nicolas, « Heritage / Fiction. For a retro-prospective of dwelling-in-ambiances », in D. Masson (dir.), *Ambiances, Alloaesthesia*, actes du 4e Congrès international ambiances, 2020, pp. 290-295.

Torres Astaburuaga, Adrián, Chaudier, Éva, Tixier, Nicolas. « Mémoire du futur, from old roots to new shoots. *Patrick Geddes in India (1914-1924)* ». In *Espaces et sociétés*, n°167, 2016, pp. 99-120.

Zaoui, Pierre. *La discrétion. Ou l'art de disparaître*. Paris : Ed. Autrement, 2013.

---

<sup>8</sup> Deux exemples emblématiques : l'écrivain Georges Perec et son projet *Lieux* et le photographe Camilo Vergara et son travail sur le devenir de New York (Tixier, 2017, pp. 273-283).

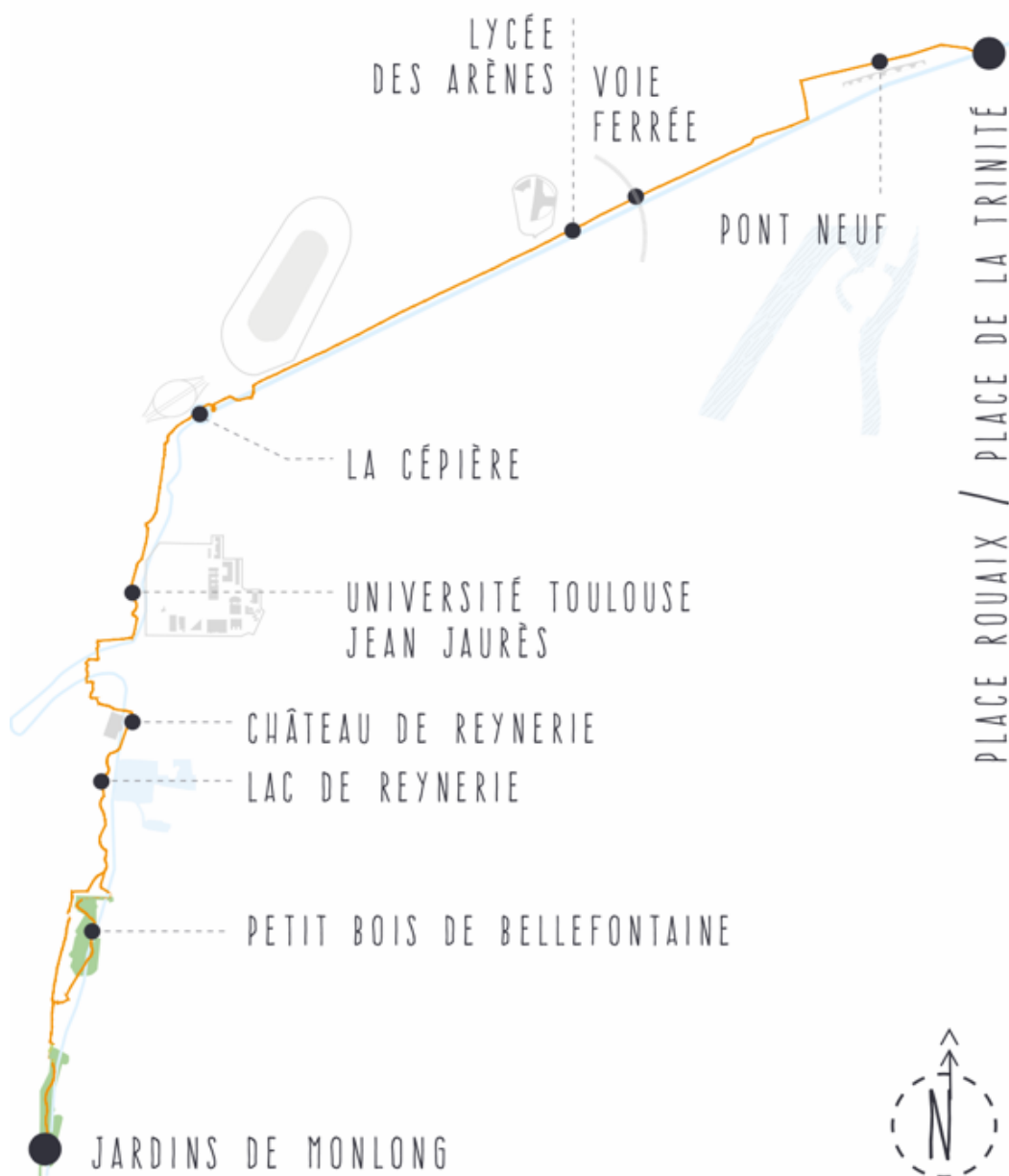


Figure 1. Tracé de l'aqueduc (bleu clair) et du parcours possible aujourd'hui (orange)